



L'HOMMAGE A JEAN RICARDOU

Allocutions et textes lus aux obsèques de l'écrivain

Athanée de Cannes - mardi 2 août 2016

JEAN RICARDOU et le CCIC

par Daniel Bilous

Qu'on me laisse d'emblée remercier Marc Avelot et Edith Heurgon: c'est un honneur pour moi que d'évoquer le travail de Jean Ricardou dans l'équipe de direction du Centre Culturel International de Cerisy et de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy.

Amené au CCIC par Claudette Oriol-Boyer, j'ai connu Jean Ricardou en 1980, à Cerisy, autour des *Ateliers matérialistes du texte* et des ateliers d'écriture. Avec le sentiment que j'avais trouvé ce que je cherchais depuis mon entrée dans l'enseignement du français et de la littérature, j'ai suivi presque sans discontinuer et dans une certaine ferveur ses travaux jusqu'à aujourd'hui. Certes, sur un plan personnel, comme pour beaucoup d'entre ceux qui l'ont fréquenté (des anciens, mais aussi des nouveaux comme les trois jeunes collègues qui, ici, attestent l'actualité de son message), Jean a changé ma vie d'enseignant et de pédagogue, mais à mes yeux, parallèlement à sa carrière d'écrivain et de théoricien de l'écriture (du Nouveau Roman à la Textique), il fut longtemps ce qu'à longueur de présentations l'on désignait un peu abstraitement comme le « conseiller à la programmation et à l'édition » de ces illustres colloques, dont on a récemment célébré le centenaire.

J'ai eu la chance, passant à Paris, de lui rendre visite au bureau du Centre, et de l'y voir à l'œuvre. J'ai vu les murs entièrement tapissés de dossiers et de cartonnages, tous répertoriés et classés selon dates et thèmes, avec cette écriture script au feutre noir que nous lui avons toujours connue. Et lui en train de rédiger un courrier, d'examiner une proposition, en tout cas toujours à la tâche, les lundi et vendredi après-midi. Et j'ai alors découvert ce que je soupçonnais peu : non le théoricien un peu coupé du monde que, de ma province sudiste, à Nice, je fantasmiais, mais le grand intellectuel en relation permanente avec d'autres, du monde entier, autour des sujets les plus variés qui soient.

De fait, le travail qu'il abattit, de 1978 à 2016, au sein de toute l'équipe de Cerisy (car il n'était bien sûr pas seul à tout faire), était extrêmement divers, couvrant une très large gamme de compétences, en trois domaines principaux.

D'abord, il y avait la programmation, la préparation et la gestion des colloques de Cerisy. Un travail de très longue haleine, à toujours anticiper d'au moins un an. Examiner les propositions (l'argumentaire du projet, la liste des intervenants, les modalités d'organisation), formuler et signifier un avis, équilibrer les programmes annuels, s'accorder avec la vingtaine de directeurs et gérer les relations avec eux et les quelque six cents contributeurs, vérifier les inscriptions à la semaine et relancer les retardataires, jusqu'à la tenue des colloques, qui fut toujours et reste un tour de force.

Ensuite, une quinzaine d'ouvrages paraissant chaque année, il fallait en assurer l'édition. Classer, gérer les manuscrits, planifier l'édition avec les directeurs, négocier le contrat avec l'éditeur, préparer les pages de présentation pour Cerisy, gérer avec l'éditeur les envois aux contributeurs, faire avec lui les comptes des droits, traductions, rééditions, et prospecter pour les projets non aboutis.

Enfin, et non des moindres, la grosse besogne des diverses rédactions : compte rendu de l'année, convocation à l'Assemblée générale,, formulaires pour la gestion du CCIC, réponses postale ou électronique aux divers courriers, et classement des dossiers de colloques et d'éditions.

Avec Jean Ricardou, le CCIC a sans doute perdu la cheville ouvrière des colloques, ateliers et autres séminaires que le Château a abrités depuis une quarantaine d'années. Ceux qui, comme nous, ont côtoyé le chercheur, parfois depuis le début, peuvent s'imaginer la méticulosité et l'esprit de méthode avec lesquels Jean s'acquittait des plus humbles tâches de scribe, d' « écrivain » (eût dit Roland Barthes), tant pour cet homme de plume tout écrit, même le plus utilitaire, méritait, requérait un soin particulier. Ici comme ailleurs, il faudra bien tâcher de faire aussi bien que l'irremplaçable quidam (il aimait ce terme) que nous pleurons aujourd'hui. Merci, cher Jean, et à bientôt, car, et tu nous l'as appris, nous n'en aurons pas fini de sitôt avec l'écriture, sa théorie, sa pratique et ses enjeux.

TEXTES PARVENUS

Lus par Elizabeth Demidoff-Avelot

Benoît Peeters

Un simple signe, de bien loin mais du fond du cœur.

La rencontre avec Jean Ricardou – ses livres d'abord dès l'automne 1974, lui-même quelque mois plus tard, à Cerisy-la-Salle – a été une expérience fondamentale pour moi. Il m'a aidé à lire, à relire, à mieux lire. Il m'a stimulé dans mon désir d'écrire. Loin de poser des interdits, comme certains le croient, loin de m'intimider ou me terroriser, il m'a ouvert des portes. Il est devenu l'un des personnages d'Omnibus, mon premier roman. Il a été aussi l'un de mes premiers lecteurs, l'un des premiers à m'encourager. Nous avons continué à dialoguer, de manière complice et libre, même quand mon travail a pris des directions bien différentes du sien. Il était l'un de ceux dont l'avis - explicite ou secret - n'a jamais cessé de compter pour moi. Il reste l'un de mes maîtres.

Michel Gauthier

J'ai appris la mort de Jean Ricardou alors que je travaillais à un texte de catalogue, en Bretagne, et je me suis aussitôt dit que Jean Ricardou m'avait tout simplement appris à écrire.

Plusieurs de ceux que son travail avait su rassembler il y a maintenant une quarantaine d'années se sentent sans doute un peu orphelins. C'est mon cas.

J'ai suivi au cours des années 1980 plusieurs des ateliers que Jean Ricardou organisait à Cerisy l'été ou au Collège international de philosophie à Paris et je dois dire que les outils théoriques qu'il développait, dans ses livres et ses séminaires, m'ont tout simplement permis d'écrire. Il m'a, de plus, fortement encouragé dans mon propre travail, notamment dans ce qu'il appelait mes murs d'écriture, le récit plastique « Un plan tramé », en lequel il voyait, sûrement à tort, « quelque chose de majeur ».

C'est lors de l'atelier de 1983 à Cerisy qu'à quelques-uns – Benoît Peeters, Michel Gauthier, aujourd'hui critique d'art, Michel Falempin, prix Fénéon pour « L'Écrit fait masse », Marc Avelot, Jean-Claude Raillon, Jan Baetens et quelques autres, puis Patrice Hamel intégré plus tard – nous fondâmes la revue *conséquences*, dont Benoît avait trouvé le titre. La revue avait pour projet de s'intéresser à toutes les pratiques artistiques, sous un angle théorique à l'évidence influencé par Ricardou. Je lui donnai plus tard pour sous-titre « le magazine des objets réfléchis ». C'est pour ma part grâce à *conséquences* que j'ai rencontré Gérard Grisey et Daniel Buren et que je les ai défendus en raison de l'articulation pratique/théorie sur laquelle leur travail s'appuyait et ces rencontres sont donc indirectement dues à Ricardou.

A cette époque, c'est-à-dire à partir des années 1980, les Nouveaux Romanciers s'éloignèrent de leur théoricien en adoptant une pente marquée par le retour du biographique. Alors que, pour Ricardou, le sens produit par les agencements du texte se référait de façon inusuelle aux représentations ordinaires du « réel » pour en relativiser la prétendue évidence (Ricardou est de ce point de vue très proche du Goodman de *Manières de faire des mondes*), voilà soudain que ces textes soumettaient leurs opérations à un référent déterminé au préalable et, qui plus est, biographique. L'on comprend que Ricardou ait vécu comme une trahison *Les Géorgiques* de Simon – qui entre nous soit dit, n'est vraiment pas le meilleur livre de son auteur – et *Le Miroir qui revient* de Robbe-Grillet, qui n'est pas non plus un chef-d'œuvre, même si le troisième volume de ces *Romanesques* est, de mon point de vue, de nouveau tout à fait remarquable. Dans les années 1980, ce n'est donc plus le Nouveau Roman, passablement assagi, qui fait scandale, ce sont les « colonnes » de Buren, œuvre dont personne ou presque ne s'est avisé qu'elle était peut-être la

plus ricardolienne qui fût – puisque toutes les décisions prises proviennent, ainsi que je l'ai montré en 1987, d'opérations déduites des propriétés du lieu et destinées à transformer le regardeur en co-auteur. Ricardou avait d'ailleurs fort apprécié mon analyse. Quoi qu'il en soit, il faut bien admettre que la théorie a dès lors déserté la littérature pour investir d'autres domaines : la musique savante (dans les années 1980-1990, l'Ircam bat son plein), puis – et encore aujourd'hui – l'architecture, voire la bande dessinée.

Dans le domaine littéraire, seul Ricardou persistera avec la textique, dont nous publiâmes les débuts dans *conséquences* entre 1987 et 1990, avant l'arrêt de la revue en 1991. Alors que je venais de recevoir le numéro de *conséquences* qui s'ouvrait sur la première livraison de la textique, je lui ai téléphoné pour lui en remettre un exemplaire en mains propres, car j'avais rendez-vous avec un ami qui habitait près de chez lui dans le quatorzième arrondissement. « Avec la textique, m'avait-il dit dans un certain état d'excitation, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis toujours. Ça permet de tout comprendre. Ça marche partout, là aussi, prétendait-il, en cadrant de ses mains des grilles du boulevard Saint-Jacques. » C'est fort de cette conviction qu'au risque d'un certain isolement, ce sera pour le reste de sa vie infiniment la textique.

Puisqu'il avait défendu la thèse que Raymond Roussel avait fait le choix de la Sicile pour se suicider en raison d'une parenté sonore, relevons – en faisant appel à une parenté verbale qu'il a souvent utilisée – qu'il est mort sur la p(l)age.

Jan Baetens

Jean Ricardou fut le premier "*grantécrivain*" dont j'ai vraiment pu m'approcher et cette expérience, qui a commencé il y a trente-cinq ans, a fait dévier toutes mes idées sur l'écriture comme sur la vie. Qu'on me permette ici d'en détacher trois éléments.

D'abord, la dimension collective du travail d'écriture, qui n'était nullement l'effacement de la parole individuelle dans un tout collectif. Il régnait dans le séminaire un esprit d'émulation dont chacun sortait gagnant. On augmentait en force mais aussi en indépendance, dans l'exacte mesure où on acceptait de se mettre au service d'une pensée et d'une pratique communes. En même temps, le clivage entre travail personnel et travail collectif tendait rapidement à devenir sans pertinence, dans un esprit « mousquetaire » qui a su révéler chez tous le meilleur d'eux-mêmes.

Ensuite, l'apprentissage d'une véritable modestie, qui n'est pas source de réserve ou de retrait, mais leçon de courage et d'initiative. On n'hésitait pas, dans le séminaire, à « récrire » des classiques dans un dessein didactique : en montrant qu'on peut « corriger », c'est-à-dire améliorer, jusqu'à ceux et celles qu'on admirait le plus, Ricardou tenait à nous faire comprendre qu'on peut toujours faire mieux et qu'il ne faut jamais se lasser de reprendre son propre travail.

Enfin, la passion de la théorie, qui est tout sauf le contraire de la pratique. Jean Ricardou faisait travailler ensemble des chercheurs sans véritable expérience d'écriture et des auteurs moins séduits par l'exercice d'une parole théorique, parfois jugée stérile ou fausse.

L'exemple de Ricardou, qui n'avait pas peur de faire ce qu'il disait, alors que beaucoup se contentent de dire ce qu'ils font, s'avérait contagieux dès la première minute, parce que la leçon proposée était fondamentalement un modèle d'émancipation.

Patrice Hamel

Jean Ricardou n'est plus. Nous nous sommes souvent affrontés, intellectuellement, mais il m'a donné, dès mon adolescence, le goût de la théorie, dont je ne me suis jamais lassé. Son recueil *Nouveaux problèmes du roman* a définitivement changé ma perception de Proust et de Claude Simon. Si Eisenstein, avec ses leçons de mise en scène m'a fait comprendre qu'il était possible de justifier la manière dont tous les paramètres d'un plan étaient susceptibles d'être composés, j'ai appris surtout de Ricardou que la fiction d'un texte pouvait être déduite de ses fonctionnements, ceux-ci ayant de surcroît la capacité de s'auto-désigner. J'ai appliqué par la suite ces principes à tous les domaines artistiques que j'ai pratiqués et entrepris leur analyse. Pendant la période où je fus très actif au sein de "Conséquences", magazine des objets réfléchis, nous eûmes lui et moi une correspondance très fournie axée principalement sur les débuts prometteurs de la Textique qui m'incita progressivement à remettre en cause certains préceptes car Ricardou appuyait sa théorie sur des éléments matériels dont l'origine biologique n'était pas questionnée. Peu de théoriciens ont compté par la suite, ce qui m'a conduit à élaborer mes propres théories de l'appréhension sensorielle et des modalités de représentations. Par le biais de la théorie de l'évolution, des sciences cognitives, de la psychoacoustique et de travaux plastiques basés sur la perception visuelle, j'avais appris que les aspects concrets de notre environnement étaient le résultat d'une construction sensorielle parmi d'autres et non pas un donné enregistré passivement. Nous réagissons en effet à des stimuli par le biais de notre organisme constituant les strates de nos sensorialités inventées.

En 2014, lors d'un colloque organisé par la revue Formules à Cerisy, nous avons néanmoins réussi à échanger à table, en un tête-à-tête fort respectueux et passionnant, et il a reconnu enfin mes objections basées sur son refus de tenir compte de l'influence de la biologie sur les éléments culturels. Je regrette qu'il n'ait pas accepté cet échange auparavant d'autant qu'il m'avait lui-même indirectement permis de comprendre les nouveaux problèmes de la perception. Merci, Jean, merci pour tout.

Daniel Fleury

Quelques lignes trop brèves sur celui qui fut l'écrivain le plus important de ma vie :

Des travaux de Jean Ricardou, nous sommes plusieurs à penser que des écrivains de l'avenir pourront les exploiter avec fruit. Je garde le souvenir d'un scripteur et d'un penseur intransigeant, d'un artiste virtuose (pourquoi pas ?) dont la pratique et la théorie, ainsi que le mixte des deux activités étaient empreints non seulement de rigueur, mais aussi d'une très positive élégance. Son principal objectif aura été, je crois, de faire écrire les autres. Il agaçait ? Il terrorisait ? Il surmontait les attaques, les tentatives de refoulement dont il était l'objet. Un jour, nous l'entendîmes déclarer avec un humour superbe : « Je donne facilement tort à ceux qui ne sont pas d'accord avec moi ».

Catherine et Marc Parayre

Pour cette inépuisable démarche intellectuelle rigoureuse, authentique, exigeante et toujours généreuse ;

Pour les invraisemblables parties de pétanque sur l'esplanade de Cerisy et les rires qui montaient dans l'air du soir ;

Pour les innombrables récritures du *Bestiaire* dans la grange fraîche de la Textique ;

Pour cette inimitable signature encrée sur le papier et ancrée dans nos mémoires ;

Pour tout cela et pour bien d'autres choses encore...

Merci Jean

Gilles Tronchet

Durant quarante ans, ainsi que plusieurs autres camarades, j'ai suivi le travail de Jean et collaboré avec lui. Notre fidélité atteste l'intérêt des recherches qu'il a menées, mais aussi des liens d'amitié qu'il a su entretenir dans ce compagnonnage de l'intellect.

Je conserve de Jean le souvenir d'un homme de conviction, intègre et chaleureux, pour qui l'aspiration à épanouir la pensée n'était pas un vain mot.

Il nous a quittés, mais l'édifice qu'il a produit, la textique, demeure. J'espère contribuer dans la mesure de mes capacités à mieux faire connaître cette discipline et à en saisir les enjeux. C'est le meilleur hommage à l'amitié qu'il me témoignait et dont je m'efforcerai d'être digne.

Laurent Lienart

Ce sincère agencement de mots, je le destine à Jean, qui m'a appris à moins mal lire, de mon propre nom jusqu'à sa Prise, qui m'a appris à moins mal écrire, de tel animal fantastique jusqu'à telle micro-cathédrale textique. Par ailleurs, la rigoureuse sympathie avec laquelle Jean a accueilli les observations formulées par mes jeunes élèves à l'endroit des toutes premières lignes de son Observatoire les a impressionnés. Quelle ne fut pas leur surprise d'avoir affaire à un écrivain qui les estime vraiment, jusqu'à leur soumettre, à l'aune de leurs minuscules remarques, une réécriture de l'incipit en jeu ! Merci Jean. Que votre travail nourrisse beaucoup d'autres travaux !

HOMMAGE DES DIDACTIENS DU FRANÇAIS

par Nicole Biagioli

Je voudrais m'exprimer ici en mon nom et au nom des didacticiens du français, pour rappeler tout ce que cette discipline de recherche : la didactique du français, doit à Jean Ricardou, depuis ses débuts, autour de la revue *Pratiques* dont je transmets ici les condoléances, à la demande de son créateur et directeur André Petitjean, et de la revue *Texte en Main* dont la fondatrice, Claudette Oriol-Boyer, nous a quittés récemment, jusqu'à aujourd'hui. Je vais donc parler de ce qui a si fortement lié les trois volets de l'activité de Jean Ricardou, enseignant, critique et écrivain : l'amour de l'écriture, de sa théorie, de sa pratique, et de sa transmission.

De nos jours, le nom de Ricardou dans les études littéraires reste attaché à un chiasme devenu légendaire, extrait des *Problèmes du nouveau roman*, (Seuil, 1967, p.111) : « Ainsi un roman est-il pour nous moins l'écriture d'une aventure que l'aventure d'une écriture », qui condamne la porte d'entrée de son œuvre, mais fournit régulièrement des sujets de dissertation. Pourtant, la formule, comme tout stéréotype, recèle une part de vérité qui ne demande qu'à être ravivée. Mais ce n'est pas le commentaire qui peut y parvenir, c'est la pratique du renversement que le chiasme mime et que Jean Ricardou a à la fois théorisé et mis en pratique.

Il est étonnant et rétrospectivement réconfortant de constater combien les positions contestataires dures qui ont été souvent reprochées à Jean Ricardou se sont transmues dans l'atelier d'écriture en forces étayantes, apaisantes, constructives. Contester que l'auteur soit seul dépositaire du sens de son œuvre a permis de mettre en évidence le rôle du lecteur (*Lector in fabula* de Eco date de 1979). Chacun dans un atelier peut exprimer son interprétation, et la confronter à celle des autres, sur tous les textes, y compris le sien. Encourager le lecteur à oser écrire, à son niveau et avec ses moyens : – « Deviens lecteur le scripteur que tu es » est le titre de son article dans le n°67 de *Pratiques* (1990) – est une autorisation d'autant plus irréfutable qu'elle est donnée par un écrivain et un critique qui est aussi un enseignant, et un enseignant qui forme aux apprentissages premiers et fondamentaux, on disait jadis instituteur. Ce souci de guider l'enfant vers la culture et les compétences indispensables à la vie en société, Jean Ricardou l'a très naturellement transposé aux adultes qui sont venus se former avec lui, car, en écrivain chevronné et de surcroît innovant, il savait combien l'écriture peut laisser seul et désemparé. D'où l'importance du groupe, un groupe de compagnons dans lequel l'enseignant n'occupe plus une position d'autorité, mais où chacun apprend des autres.

Le renversement le plus décisif, parce qu'il vise l'autorité la plus universelle, c'est celui de la primauté du signifié sur le signifiant. C'est le trait générique qui a permis à Ricardou de relier les œuvres des romanciers qu'il réunit sous l'appellation Nouveau Roman, dans l'ouvrage du même nom. Transposé dans l'atelier d'écriture, il fournit la consigne bilatérale qui part du signifiant pour développer une histoire comme il l'a montré dans un autre article de *Pratiques* n° 20 (1978), *Ecrire en classe*, compte-rendu d'un projet d'écriture de nouvelle de science-fiction écrite avec ses élèves. Bien sûr, il existe des versions plus élaborées de cette subversion qui peuvent se fonder, par exemple, sur la mise en contradiction de versions d'un même événement. Si la version primitive s'est davantage popularisée, c'est aussi qu'elle tient compte du rythme des « petits lecteurs » et permet de faire travailler ensemble des élèves de niveau linguistique différents, ceux qui vont lentement ralentissant ceux qui lisent trop vite pour le meilleur profit du texte en construction.

Nombreux parmi les amis dont les témoignages viennent d'être lus ont été ceux qui reconnaissent avoir appris à écrire de Jean. Je me joins à eux, non que je puisse me prétendre écrivain. Mais l'apprentissage que j'ai renouvelé chaque fois que j'ai participé à ou animé un atelier d'écriture, en classe, en formation d'enseignants, d'écrivains ou d'animateurs d'atelier, m'a aguerrie à l'écriture, et donné envie de sensibiliser ceux que je formais non seulement à l'importance de tous les paramètres de l'écrit et à leur agencement, mais aussi à la primauté du projet sur la tâche, de la création sur la reproduction.

Cette créativité qui permet à chacun de se découvrir autre à travers son écrit, c'est Jean qui m'en a fait découvrir le prix. En la transmettant, notamment aux jeunes enseignants, dont certains nous ont fait l'amitié de nous rejoindre ici, portant le témoignage de la nouvelle génération de texticiens, je sais qu'elle ne se perdra jamais. Car il suffit d'interroger l'enfant qui est en nous, quand nous écrivons, pour découvrir l'écriture telle qu'elle est, telle que tu la voyais, Jean, mot-à-mot, texte-à-texte, main-à-main. Et pour cela, nous te remercions.

LES PETITS EURÊKAS

par Marc Avelot

C'était à l'été 1982, je crois. A la fin de l'été car les jours, déjà, décroissaient rapidement. Nous étions seuls dans le secrétariat de Cerisy, assis silencieux de part et d'autre du grand bureau adorné, nos regards dirigés vers la terrasse-nord où nous venions de terminer une de ses épiques parties de pétanque qui ressortissaient moins à quelque passe-temps débonnaire qu'à une manière de grand rite antique.

Etait-ce la lumière déclinante ? L'ambiance crépusculaire ? Toujours est-il que notre entretien roula bientôt sur un sujet que nous n'avions jamais abordé et dont nous ne reparlâmes jamais plus ensuite : la mort. Ou, plutôt, **sa** mort. Comme, à ce propos, j'évoquais l'enterrement de Stéphane Mallarmé et la réflexion murmurée par Rodin au bord de la tombe (« *Combien de temps faudra-t-il à la Nature pour refaire un cerveau tel que celui-là ?* »), il se récria. Non, vraiment, lui n'avait rien d'exceptionnel et il n'était pas besoin de recourir à quelque hypothétique "case en plus" dont il serait doté pour expliquer – ainsi que j'en disais mon admiration – le fait qu'il pensa si loin quelquefois. Du travail, voilà tout, beaucoup de travail, disait-il. Et il ajouta : « Je ne pense jamais à la postérité. L'important est de faire ce que l'on a à faire, de s'efforcer du mieux qu'on peut tout le temps que l'on peut. Ce que ceux qui viendront après en feront, je n'en ai pas la maîtrise. Ils feront ce qu'ils voudront, ce qu'ils pourront, comme ils le pourront. Ce n'est pas mon affaire. »

Depuis mes 17 ans où je l'ai rencontré, plus de quarante années de compagnonnage m'avaient insensiblement persuadé que Jean Ricardou était immortel. Jusqu'à ce que, ce samedi 23 juillet, il alla poser ses dernières lignes, me conférant, par sa disparition, l'étrange statut de "demeurant" et la tâche difficile de **poursuivre**.

Mais poursuivre quoi ?

Dans ce que Jean Ricardou nous laisse en partage, il y a des **biens communs**. Et au premier chef, cette **textique**, massif théorique imposant – plusieurs milliers de pages – qui forma le feu central de ses trente dernières années et dont le devenir s'ouvre aujourd'hui à tous les possibles comme à toutes les incertitudes.

Mais il y a aussi des **biens singuliers**. Ces "leçons particulières" que chacun, pour lui-même, reçut de sa fréquentation des écrits et de l'homme. L'un avoue que Jean Ricardou lui apprit tout bonnement à écrire, l'autre à savoir travailler collectivement, une troisième qu'elle découvrit grâce à lui le vertige du questionnement sur le Tout. Bref, un ensemble d'éblouissements – ces « petits eurêkas », ainsi qu'il les nommait joliment – comme autant de chemins de Damas, de la sidération desquels naquît

parfois la fidélité de toute une vie. Il appartiendra à chacun de soutenir cette leçon et de la transmettre aussi singulièrement qu'il la reçut.

C'est trois de ces **leçons de vie** que, pour ma part, loin du mortifère, je voudrais, en sa dernière présence, évoquer aujourd'hui devant vous. On s'attendrait à un Saussure et c'est un Socrate qu'on découvre.

*

* *

La première leçon est un peu paradoxale venant d'un homme que toute une vulgate présente comme le Dogmatisme-même. Elle est à l'enseigne du « ça dépend cher à Marx » et se déduit du fait que rien n'existe "en soi". Mais allons doucement.

Dans le dernier texte qu'il nous fit parvenir – et qui devait former la base de son intervention au 28^{ème} Séminaire de textique – Jean Ricardou redit encore sa conviction que tout n'est que transformation et que, selon la formule de Gaston Bachelard qu'il aimait à rappeler : « Rien n'est donné, tout est construit ». Ainsi n'y a-t-il, partout, tout le temps, qu'opérations. Or aucune opération n'emporte avec elle, mécaniquement, son effet. L'appréciation qu'on peut porter sur un phénomène dépend toujours de l'ensemble dans lequel il se situe et le jugement sur une opération, de son fonctionnement. Ainsi, ce qui, à un certain niveau, pourrait apparaître comme une erreur, s'avérera-t-il, à un autre, comme une belle réussite : telle rime ponctuellement défectueuse pourra être non point une faute mais l'indice fomenté d'un calcul supérieur.

Ce principe, dûment éprouvé à l'échelle des textes, c'est aux dimensions de la vie toute entière qu'il l'élevait : rien, jamais, ne pouvait être jugé *a priori*, il convenait toujours d'y aller voir de près, de monter d'un cran. On ne pouvait savoir à l'avance, ni préjuger. De ce point de vue, je n'ai jamais rencontré personne qui fut plus libre d'esprit que Jean Ricardou. Et qui libère autant. Cela est ma première leçon de vie. Voici la seconde.

Dès lors qu'aucune opération n'a de vertu propre et qu'il faut toujours considéré les fonctionnements, quel moyen a-t-on de juger des actes (mais aussi bien des pensées) ? Eh bien, disait-il, en évaluant si le geste accompli est passé "par le haut" ou "par le bas". Qu'est-ce à dire ? Simplement ceci : face à un objet, quel soit-il, il y a toujours deux moyens de le transformer : en supprimant des relations qui le constituent ou, au contraire, en s'efforçant d'en tisser de nouvelles. Dans un cas, on appauvrit l'objet, dans l'autre on l'enrichit ; dans un cas, on passe "par en-dessus", dans l'autre "par en-dessous". Met-on une moustache à la Joconde, ce n'est pas tant la petite impertinence qui est à considérer que le fait que ce geste détériore les relations installées par Léonard et qu'il y a, chez celui qui le mène, mille fois moins d'effort et d'intelligence. Qu'en toutes choses, l'on s'interroge : amélioration ou détérioration ? voilà ce que Jean Ricardou prônait, selon un **respect pour le travail** qui s'enracinait, j'en suis sûr, dans ses origines prolétaires. De nouveau, cette règle, d'abord poétique, il l'avait étendue au quotidien avec un seul et unique souci : non pas le bien ni non plus le mieux mais, si possible, simplement mieux, un peu mieux. Car c'est cela qui aide à vivre. Ce qui m'amène à la dernière leçon.

Aider à vivre ? Oui, telle était, il me l'a souvent répété, la modeste ambition qu'il plaçait à la base de ses relations personnelles. Aider à vivre parce que, permettez ce soupçon, l'affaire ne va pas de soi. Vivre, comme le dit Heitor de Macedo, n'est pas fait pour les amateurs.

Jean Ricardou connaissait l'angoisse. Mais il la *reconnaissait* aussi. Il la reconnaissait comme une poussée, une force motrice dont l'énergie pouvait servir à l'élargissement des possibles. Il savait que la répétition mortifère menaçait toujours et que, pour sortir de cette répétition, il fallait proposer une autre scène. Cette autre scène, pour lui, fut par excellence la **scène de l'écriture**. C'est sur elle qu'il pensait que, fondamentalement, on peut **se déplacer**, c'est-à-dire, au sens propre, changer de place, de place intérieure j'entends : se transformer pour ne pas se répéter justement. Se faire autre.

Il faut ne pas avoir vu vivre Jean Ricardou pour penser qu'il était cérébral, désincarné. Il y avait chez lui un bouillonnement, une énergie, une agressivité positive qui témoignaient d'un incroyable désir. Un désir de faire, mais un **désir de savoir** aussi, dont il pensait, comme Spinoza, qu'il y va essentiellement d'un **désir de Joie**.

Sans doute la venue à cette joie emporte-t-elle un **moment déceptif** : celui où il faut abandonner les anciennes croyances comme autant de vieilles peaux. Pour traverser cette étape – qui se reproduit de loin en loin à chaque fois que l'on franchit un seuil –, pour accepter ce déplaisir, cette blessure narcissique, il faut nourrir la confiance qu'on n'y gagnera quelque chose comme un élargissement du monde et de soi. Autre communauté avec la pensée spinoziste : on ne peut renoncer à une joie que pour une joie supérieure.

Mais il n'y suffit pas. Pour accomplir cette mue, il faut **ne pas être seul**. Ils se trompent ceux-là qui croient que c'est en s'isolant qu'on se sauve : s'en sortir suppose toujours de l'Autre. Un Autre dont vous pouvez penser qu'il ne vous fera pas défaut, qu'il ne *manquera pas*. Aider à vivre, c'est peut-être pouvoir soutenir, à l'endroit de celui qui vous fait confiance, cette promesse d'être là. Pour nombre d'entre nous, Jean Ricardou fut cette promesse.

La relation qui, d'abord, en découle n'est pas symétrique et il faut sans doute un temps accepter qu'elle ne le soit pas. C'est que, peu ou prou, avec cette promesse qui vous *attache*, l'autre est mis en position de *sujet supposé savoir*. Cette position qui, selon Jacques Lacan, fonde le transfert, cet amour véritable.

Mais, sauf à prendre le risque que cet attachement vire à l'emprise, et le *supposé savoir* au *pouvoir imposé*, il convient que la relation s'équilibre ou, plutôt, se rééquilibre. C'est la grandeur de Jean Ricardou, et son humanité, d'avoir toujours ouvert la possibilité de ce rééquilibrage.

Il le permettait d'abord par le **partage**, le partage du plaisir de penser et la joie de découvrir dont tous ceux qui, au fil des années, vinrent chaque été à Cerisy peuvent témoigner : la jubilation intense, explosive, foudroyante, d'avoir soudain compris quelque chose du monde que l'on n'avait pas saisi, de voir ce monde s'élargir effectivement, acquérir une nouvelle profondeur. Ce sont les petits eurêkas dont je parlais tout-à-l'heure.

Le partage, donc, comme égalisation par la joie de comprendre **ensemble**.

Mais Jean Ricardou avait aussi cette capacité d'admettre que vous lui appreniez quelque chose, que vous le précédiez dans la compréhension. Lui à qui tant de gens avaient volé tant de choses, il savait dire son dû. Ainsi permettait il que,

tendancielle, les **positions subjectives de reconnaissance permutent** et que, peu à peu, s'établissent une **réciprocité libératoire**. On devenait doucement, au sens le plus fort, **amis**.

Cette amitié que j'ai eu la chance de vivre l'autorisait à renverser la position pour solliciter une manière d'aide, comme la dernière fois que je le vis.

*

* *

Cette dernière fois, c'était à la Bibliothèque de l'Arsenal pour l'assemblée générale du Centre Culturel de Cerisy-la-Salle. Il y présenta, comme chaque année depuis 28 ans, le séminaire de textique qu'il projetait de tenir du 1^{er} au 9 août. La fermeté du propos, la précision des mots, l'orgueil de la pose, tout était là, apparemment immuable. À certains signes toutefois, le familier pouvait percevoir un changement : telle hésitation du pied sur l'estrade, la main cherchant le bord de la table, la voix qui se cassait parfois. Une vulnérabilité transparissait, émouvante parce que, pour la première fois sans doute – mais sans rien d'une faiblesse qui ne plaît qu'à ceux qui confondent l'humain et le trivial –, la relation d'aide, dont il avait fait son viatique, semblait vouloir s'inverser.

Aussi bien, revenant à sa place, et avant de s'éclipser discrètement, me prit-il le bras, affectueusement, et, pour bien s'assurer que, l'été venu, je ne *manquerais* pas, il me dit : « Je compte sur vous. »

L'été est là et c'est lui qui manque. Mais la promesse demeure.

Jean Ricardou, vous pouvez compter sur moi et sur les quelques-uns pour qui vous fûtes le contemporain capital : nous allons tout faire pour vous aider à vivre, dans l'éternité maintenant.